

« Positions pour la lecture »

(photos d'instants)

“Lire...tout terrain”

Daniel Simon

Bibliothèques de Schaerbeek

Traverse asbl

Et vous, comment lisez-vous ?

En voiture, debout dans le métro, dans son lit ou aux toilettes, le dos bien calé ou le coussin sur le ventre, il existe autant de manières de lire que de lecteurs.

Daniel Simon, auteur-éditeur schaarbeekoïse qui anime des ateliers d'écriture au sein des bibliothèques de Schaerbeek depuis plusieurs années, a photographié des lectrices et des lecteurs dans leur position favorite



Infos

Lieu : **Bibliothèque Mille et une pages** (Place de la Reine, 1)

Dates : **Du 04/09 au 04/10/2018 – Vernissage : Mercredi 12/09 à 17h30**

Tout public. Entrée libre aux heures d'ouverture

Infos : www.mabiblio.be – 02/240 32 80 – <http://www.mabiblio.be/?p=8899>

<http://je-suis-un-lieu-commun-journal-de-daniel-simon.com/>

Des mots en marche, c'est un idéal, passage de la création à la lecture, au soleil de tous les temps, inégalable est mon désir de lire, l'âme sans cesse errante.

Sur mon canapé, mon corps abandonne toute réalité et j'emporte les vers de mon préféré Apollinaire, je vois le pont Mirabeau, cette prometteuse promenade et les couleurs des bateaux.



Paris et la poésie, je revis, j'admire les expositions, la Gioconda sur les murs du musée, je lis, inouï son regard, mi-larmes, mi-sourire, inouï plaisir

Les journées battent le plein, la lecture d'histoires d'aborigènes envoûtent mon présent.

Paris éblouissant par ses parcs... ses banques, les poètes en lisant, les passants de rive gauche en traversant vers la rive droite, en écoutant la douce mélodie de la Seine murmurant.

La promenade en bateau-mouche, je surprends l'homme qui tient entre ses mains un gros bouquin, accroupi, il lit, plongé loin dans sa lecture, je l'aborde, il me regarde, il continue de sa haute voix... Un lien commun ressortait de son livre, et oubliant de le quitter, j'étais ivre...

Tamara Frunza

Au livre ouvert avec les Diables

Un livre ouvert recouvrait le haut de mon corps. Effrayée dans mon rêve, je me réveille brusquement. Le regard vague, je réalise que je viens de terminer une sieste pas comme les autres sur la terrasse de mon appartement situé au septième étage. Je regarde mes mains tenant le livre toujours posé sur mon corps. Une page colle à ma peau. J'essaie de la lire *De si braves garçons* de Patrick Modiano. Des histoires différentes racontées avec clarté et une simplicité inspirante.



Ce texte est inspirant comme la bibliothèque secrète de Yaba, grand-mère en moré, avec respect, dans ce pays des hommes intègres appelé le Burkina Faso. A sa façon, sans savoir ni lire ni écrire, elle nous racontait l'histoire du pays et de la famille comme un livre ouvert. Elle gagnait le

silence de tous les enfants pour l'écouter, mêmes les adultes. La mémoire de Yaba était resté intacte jusqu'à ses vieux jours. Ses histoires sont parties avec elle comme un livre brûlé.

Je me réveille avec la sensation d'être une petite fille. Je revois ma fille marchant, lisant dans la rue *La Lectrice* de Traci Chee... Le gros livre cachait son petit visage. Les passants la regardaient étonnés et certains avec un léger sourire. Elle avait à peine neuf ans. Une dame dans la cinquantaine, s'approche de nous avec un sourire et lance : - « C'est bien de lire, c'est vraiment agréable de voir des jeunes qui lisent ».

A cet âge, je ne connaissais ni bibliothèques ni d'autres livres que les livres d'écoles. On récitait des poèmes par cœur sans les comprendre. Mes premiers moments de plaisir de lecture se passaient à l'ombre d'un manguier pendant que les autres faisaient la sieste. Terminer un livre était un défi intime, puis un voyage que je voulais recommencer. Mon père lisait des bandes dessinées après sa sieste. Ses yeux pétillaient de joie pendant ses lectures.

Parfois, il souriait ou nous résumait l'histoire.

Après quelques instants, je me lève. J'enfile le haut de mon bikini et couvre mon corps d'un grand foulard. L'odeur du vieux livre est restée sur mes mains. Je pose le livre sur la table métallique blanche. La terrasse donnait sur les toits de Bruxelles. J'ai grandi dans cette ville. Je trouve mon bonheur en ce jour ensoleillé dans la lecture. Je vais chercher un autre livre « Petit Pays » de Gaël Faye. Je relève le dossier de la chaise, je me relance pour un voyage dans

une partie de l'Afrique que je connais à peine. Un regard d'enfant sur le génocide rwandais et malgré tout un petit garçon qui découvre la lecture dans ce chaos par une Grecque passionnée de lecture.

Quelques bruits d'avion me déconcentrent. Très vite, je me relance dans ma lecture. Je me sens libre. Je ne connais plus la solitude, même seule sur ma terrasse. Ce soir du 6 juillet 2018, j'attendais le coucher du soleil. Un moment de beauté et de communion avec la nature. Il a fait trente degrés aujourd'hui, le soleil a été généreux. La chance nous sourit. La Belgique gagne au match de football contre le Brésil. Ils ont marqué deux buts à un. Les diables rouges sont enflammés. Aujourd'hui, immigrés ou pas, on est tous belges. Je partage la même euphorie.

Je vis ce moment en harmonie avec le soleil et les cris jaillissant des maisons et des immeubles. Il était vingt heures passées, ce soleil se couchait en même temps que les cris de joie, les klaxons des voitures et les sifflements. Il faisait jour. Les bruits avaient déjà tout envahi, mais pas un chat dans la rue. Un ciel bleu, clair et splendide, des nuages à la Magritte sur des tons chauds rougeâtres et jaunes découpés par le gris autour de la forme ronde du soleil qui semble tarder à se coucher. Un peu plus tard, il se couche enfin. Il laisse cette euphorie dans l'air. C'était magique. Je vibre de joie aussi en ces instants.

Puis je reprends ma lecture. Je n'ai pas su à quel moment je me suis endormie à nouveau.

De grandes chaussures brunes en cuir, en forme de sabot devant la porte de ma chambre. Elles étaient quasi neuves. A les voir, j'ai envie de glisser mes pieds dedans. Je ne voulais plus les enlever. Mes pieds d'enfants y flottent confortablement.

J'appelle maman pour lui montrer les chaussures de Saint-Nicolas. J'entends un bruit au lointain, qui s'approche de plus en plus. On dirait un véhicule qui avance vers la porte de ma chambre. J'ai peur. Je m'arrête. Je ressens l'apaisement sous mes pieds et la frayeur dans mon esprit. Je n'ose pas ouvrir la porte. Elle s'ouvre tout doucement et un bruit d'avion l'accompagne. Je lève la tête. Je vois ma mère devant la porte avec des livres. Je me réveille.



Le bruit de l'avion continue dans le ciel belge à Schaerbeek non loin de l'aéroport de Bruxelles.

Le corps fatigué, l'esprit vif, je me recouche pour une nouvelle lecture demain.

Texte et photo : Salimata Kaboré (avec Alexandre)

Position pour la lecture

*Ce que l'atelier a apporté
à mon travail d'écriture*

Il y avait bien quelque univers, ils l'entendaient quand je lisais, qui soufflaient au rythme des temps oniriques. Drapés de soieries chatoyantes, garnis de plantes vénéneuses dans des paysages mordorés, les mots qui cherchaient à s'en faire l'écho restaient pourtant de simples véhicules aux pièces interchangeables.

C'était : « étrange », et : « mystérieux ». Ces qualificatifs voulaient tout dire et donc, au bout du compte, ce que je voulais bien y entendre, suivant mon humeur. Voilés à mes propres yeux, moi qui, leur ayant donné vie, croyait les voir, ils s'en remettaient à la bonne volonté du lecteur. Le problème paraissait en plein jour dès lors que le lecteur n'était plus moi.

Le premier jet est semblable à l'ivresse d'un acteur improvisant la première fois à partir d'une idée, d'un sentiment ou de quelque situation proposée. On se retrouve avec, pour parler de façon pragmatique, des signes sur une feuille de papier. Fussent-ils joliment agencés en

paragraphes, et à moins de se mettre progressivement à coucher les jets avec la conscience aigues de la phrase (sans quoi les corrections risquent de s'éterniser... et la vie cesse un jour), le travail de mise en scène n'est pas encore commencé. Dans la salle de montage, quand on réalise que les acteurs disent n'importe quoi, vont jusqu'à sortir de scène, alors que les éclairagistes cherchent encore où brancher les prises, des mots qui semblaient à leur place iront migrer en d'autres lieux. Ou ils disparaîtront, victime de la loi de Darwin : le texte qui apprend à marcher est carnivore.



La lecture, qui avait induit mon besoin d'écrire, s'apparente à une flottaison, tantôt boueuse, parfois profonde. Des ateliers, j'ai appris qu'écrire, c'est creuser. J'ai décidé d'affûter la pioche.

Nicolas Coeck





**Textes issus de l'atelier d'écriture Fiction
à Mille et Une pages.**

À l'initiative de M. l'Échevin de la culture française.
Merci à l'Equipe des Bibliothèques de Schaerbeek, à Mmes
Benedicta de Smet, Edileuza Rodrigues, Salimata Kaboré,
Tamara Frunza, à Ms. Nicolas Coeck et Olivier Terwagne



